



Hénoch

Tout le temps qu'Hénoch vécut fut
365 ans : Hénoch marcha avec Dieu,
puis il ne parut plus, parce que Dieu
le prit.

(Genèse 5.23-24)

Voilà toute une biographie — bien courte, pour une si longue vie ! Mais je ne sache pas qu'il s'en puisse imaginer une plus belle que celle-là. Elle se résume en un seul mot, mais ce seul mot élève le patriarche au-dessus de tout ce qui l'entoure, et nous présente en ces temps reculés sa figure monumentale comme un premier grand et pur modèle à imiter : *Hénoch marcha avec Dieu*.

Ce qui donne un relief particulier à la figure de cet homme de Dieu, c'est qu'elle se détache sur le fond le plus sombre. — Comme une épidémie qui jamais ne sévit plus violemment qu'au moment de sa première invasion et durant ce qu'on pourrait appeler sa période aiguë, le mal semblait avoir tout envahi sur la terre, et à aucune autre époque de son histoire, peut-être, l'humanité ne descendit plus bas dans la corruption des mœurs et dans l'oubli de Dieu, que durant ces jours ténébreux qui ont peu à peu embrasé la colère de l'Éternel et amené la catastrophe du déluge.

◇

La Bible, toujours si sobre dans son inépuisable abondance, ne nous donne que bien peu de détails sur cette première décadence de la race humaine, mais ces détails font tableau et laissent dans l'esprit une ineffaçable et lugubre impression. C'est, après le meurtre d'Abel, ce premier fruit sanglant de la première désobéissance, le triomphe des méchants, l'accroissement et le règne de la postérité corrompue de Caïn ; — ce sont les crimes de Lémec, le premier tyran polygame, le premier qui ait érigé la vengeance en système et le meurtre en principe ; — c'est la séduction des fils de Dieu, ou des descendants de Seth, par les filles des hommes, ou les femmes de la famille de Caïn, qui entraîna l'humanité entière dans un même courant d'impureté et de perdition ; — c'est le débordement d'une civilisation effrénée, c'est l'âme étouffée sous la vie de la chair, c'est la noble créature faite à l'image de Dieu, abruti et entièrement à terre, c'est ce monstrueux avènement de la matière, signe infaillible d'une société qui s'effondre ; — c'est le désordre, enfin, arrivé à un tel degré d'intensité et d'universalité, *que l'Eternel, dit Moïse, voyant que la malice des hommes était très grande sur la terre, et que toute l'imagination des pensées de leur cœur n'était que mal en tout temps, se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre, et dit : J'exterminerai de dessus la terre les hommes que j'ai créés.*

Sur ce fond obscur, à peine la Bible trouve-t-elle à nous citer les noms d'une lignée d'hommes fidèles et pieux : Seth, Enos, Kéna, Mahalaléel, Jéred, Hénoch, Méthuséla, Lémec et Noé, qui brillent, on peut bien le dire, comme des flambeaux au milieu de la génération incrédule et perverse. Quelque pénible que soit le sentiment



qu'on éprouve à voir dès les premiers jours la Parole du Seigneur si pleinement vérifiée : *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* ; la foi reçoit néanmoins un puissant encouragement à reconnaître qu'il y a toujours eu du moins le petit nombre d'élus, et que même dans les temps les plus sombres, Dieu n'a jamais complètement abandonné l'humanité à ses voies de perdition ; — toujours, *la cité de Dieu*, le petit troupeau à côté, ou plutôt au milieu de la *cité du monde*, de la multitude se ruant aux abîmes par la voie large et le chemin spacieux ; toujours quelques étincelles couvant encore sous la cendre et prêtes à se ranimer au premier souffle vivifiant de l'Esprit d'En Haut.

Au temps du déluge, c'est Noé seul et sa famille ; — après la dispersion de Babel, c'est Abraham seul et sa famille ; — puis c'est le peuple de Dieu, et dans ce peuple même, suivant les époques, c'est Josué et sa famille, ce sont les *sept mille qui n'ont pas fléchi les genoux devant Bahal* ; c'est Siméon et ceux qui, comme lui, *attendaient la délivrance d'Israël* ; — plus tard ce sont les douze, ce sont les péagers qui se convertissaient à leur parole, ces *enfants de la sagesse* dont parle le Sauveur (Luc 7.35) ; c'est l'Eglise naissante ; — plus tard encore ce sont ces faibles lueurs qui ne cessèrent de briller au firmament pendant la nuit du moyen âge, comme un reflet tardif des premiers jours, à la fois, et comme l'aurore bénie de la bienheureuse Réformation.

Avant le déluge, Dieu a eu de même son peuple, . . . hélas ! ou plutôt sa famille, ses témoins, ses deux ou trois, entre lesquels se

◇

distingue par la pureté du témoignage qui lui est rendu, l'homme de Dieu dont l'histoire va faire le sujet de notre entretien. — *Tout le temps qu'Hénoch vécut, fut 365 ans. Hénoch marcha avec Dieu, puis il ne parut plus, parce que Dieu le prit.* — Je vois là trois choses : la durée de la vie de Hénoch, le caractère de sa vie, la fin de sa vie. Trois sujets de réflexion.

Tout le temps qu'Hénoch vécut, fut 365 ans. — Cette simple parole par laquelle le Saint Esprit résume la durée des jours du patriarche, ne nous arrive-t-elle pas des profondeurs silencieuses où se perd son histoire, avec un retentissement solennel ? La vie humaine, contemplée dans cet éloignement, justifie à la lettre les images les plus hardies que la poésie ait inventées pour en figurer l'insaisissable brièveté. C'est bien ici : une fleur qui s'est épanouie dans le désert pour tomber flétrie avant le soir, un éclair qui a brillé dans la nuit, une vague qui a élevé sa tête au-dessus de l'Océan, une vapeur, un songe !... Hénoch vécut... Il vécut longtemps sans doute, plus longtemps qu'aucun de nous ne peut espérer de vivre, quatre fois au moins le temps de ceux qui, de nos jours, arrivent au plus grand âge. Et néanmoins cette longue vie eut un terme, et ce terme la rendit aussi courte que les vies les plus courtes. Au lieu de 365 ans, mettez 65 ans, mettez bien moins encore, l'impression reste la même. La valeur du chiffre disparaît entre ces deux termes qui seuls contiennent tout le sens et toute la morale de l'histoire : *Hénoch vécut... puis il ne parut plus !*

◇

Cette réflexion ne s'applique point seulement, ni même particulièrement à la vie d'Hénoch. Elle retentit avec une force vraiment saisissante dans le chapitre entier d'où est tiré mon texte. On dirait que, dans la même fraction des Ecritures où le Saint Esprit nous rapporte les exemples de longévité les plus extraordinaires qui aient existé, il ait voulu nous faire toucher au doigt par ces exemples mêmes, la vanité et le néant de notre vie terrestre. — Au verset 5, nous lisons : *Tout le temps qu'Adam vécut fut 930 ans, puis il mourut !* — Au verset 8 : *Tout le temps donc que Seth vécut fut 912 ans, puis il mourut !* — Au verset 11 : *Tout le temps donc qu'Enos vécut fut 905 ans, puis il mourut !* — Au verset 14 : *Tout le temps donc que Kénan vécut fut 910 ans, puis il mourut.* — Au verset 20 : *Tout le temps donc que Jéred vécut fut 962 ans, puis il mourut !* — Au verset 27 : *Tout le temps donc que Méthuséla vécut fut 969 ans, puis il mourut !* — Au verset 31 : *Tout le temps donc que Lémec vécut fut 777 ans, puis il mourut !*

On dirait en lisant cette page, parcourir un de ces caveaux funèbres où sont déposés les restes d'hommes qui ont rempli le monde de leur renom pendant leur vie. L'imagination se transporte alors à ce qu'on peut appeler le temps de leur vanité ; elle évoque rapidement quelques-uns des souvenirs les plus saillants de leur existence passée. — Celui-ci fut un monarque puissant et glorieux devant lequel le monde tremblait : Il a fait des conquêtes, il a bâti des palais, il a amassé des trésors, il a déployé toutes les pompes du pouvoir et de la richesse. — Celui-là était un homme de génie, dont les œuvres ont obtenu ce qu'on se plaît à nommer ici-bas

◇

l'immortalité, et qui a savouré à satiété de son vivant cette fumée qu'on appelle la gloire! — Ci repose ce qui fut une femme célèbre en son temps par les grâces de sa personne et les charmes de son esprit. Elle a fait les délices de la société pendant sa vie, et s'est vue, comme on le dit avec trop de justesse, idolâtrée de tout ce qui l'entourait. — Un peu plus loin, un homme riche qui avait des biens en abondance pour longtemps, qui se traitait magnifiquement et délicatement, à qui tout le monde portait envie... Hélas! et de tout cela, que reste-t-il? Une poignée de poussière, qui dort immobile depuis des siècles dans le silence et la nuit d'un cercueil, une inscription gravée sur le marbre, plus durable que ce qu'elle rappelle, et que le temps néanmoins finira bien par effacer à son tour.

Ainsi de ces hommes qui ont vécu près d'un millier d'années, qui ont assisté à des séries d'événements, comme celles qui se sont succédé depuis Charlemagne jusqu'à nos jours, qui ont peut-être eux aussi rempli le monde du bruit de leur nom pendant de longues suites d'années, pendant des siècles même. Nous les croyons ici comme tombés les uns à côté des autres dans un silence d'oubli qui serait absolu, sans cette parole qui vient clore, comme un refrain, l'histoire de chacun : *Puis il mourut!* — « Quelque belle qu'ait été la comédie en tout le reste, dit Pascal, le dernier acte est toujours sanglant. On jette finalement de la terre sur la tête, et en voilà pour jamais! »

Joseph est vendu par ses frères à des marchands ismaélites,

◇

qui le revendent au grand-officier de Pharaon. Après une série d'épreuves les plus touchantes et les plus dramatiques, il devient le favori du roi d'Égypte qui lui remet son pouvoir entre les mains. Le puissant gouverneur reconnaît ses frères dans les voyageurs harassés qui viennent de bien loin lui demander en tremblant du pain pour eux et leur famille. Il se fait reconnaître d'eux. Il les appelle auprès de lui. Il se jette dans les bras de son père. Il le présente à Pharaon, qui veut recevoir la bénédiction du vieillard. Nous suivons avec la plus palpitante émotion toutes les péripéties de ce drame touchant. Nous vivons, nous pleurons avec ses acteurs en lisant le récit. Nous tournons la page, et voici ! tout vient se résumer en ce court verset qui clôt une époque et en ouvre une nouvelle : *Or, Joseph mourut, et ses frères aussi, et toute cette génération-là !*

Tout cela ne renferme-t-il pas une bien simple, mais bien saisissante instruction ? — Tout cela ne nous rappelle-t-il pas que la chose du monde la plus évidente, mais la plus généralement oubliée, c'est que *toute chair est comme l'herbe*, que notre vie est un souffle qui s'éteint, un rêve dont on ne se souvient plus au matin. — Je ne me rappelle plus quel homme de Dieu, devenu plus tard célèbre par sa foi et par ses œuvres, fut rendu sérieux et amené à l'Évangile par la lecture accidentelle du chapitre sur lequel j'ai attiré votre attention. Il connaissait fort bien la vérité ; il avait entendu tous les appels qu'un homme peut entendre. Il savait, apparemment, ce que nous savons tous, c'est que nous sommes tous mortels, et que nous pouvons à l'heure que nous nous y attendons le moins,

◇

être appelés à comparaître devant Dieu ; mais l'attention de son âme n'avait pas encore été éveillée, lorsqu'en voyant revenir cette même parole comme une chute monotone au terme de chacune de ces vies si longues : *Puis il mourut !* il fut saisi de cette pensée que bientôt à son tour on en dirait autant de lui ; de là, à la question : *Que faut-il faire pour être sauvé ?* il n'y a qu'un pas. Et qui s'est une fois posé cette question avec le sérieux qu'elle suppose, en a déjà presque par cela seul trouvé la réponse dans la foi en ce *seul Nom donné aux hommes*, qui ne se laisse jamais chercher en vain de ceux qu'il cherche lui-même le premier pour les amener au salut.

Mes amis, cette considération n'aura-t-elle pas sur nous un effet tout semblable ? — Cette considération de la brièveté de cette vie, que l'époque de l'année où nous sommes encore nous fait sentir si vivement d'accord avec mon texte, ne nous amènera-t-elle pas à nous demander aussi quelle sera notre fin. — Vous avez déjà remarqué cette exception qui est faite pour Hénoch à la commune formule. Il n'est pas dit de lui comme des autres : *Puis il mourut !* Mais bien : *Puis il ne parut plus, parce que Dieu le prit.* — Et ces mots ont naturellement dirigé vos pensées vers une entrée paisible et triomphante, au terme de cette courte vie, dans la vie éternelle et bienheureuse de ceux qui meurent au Seigneur.

Ici se place une seconde instruction. Pour que notre fin soit comme celle du patriarche une fin bénie, une fin en Dieu, il faut que notre vie ait été comme la sienne une vie fidèle, une vie avec Dieu : *Hénoch marcha avec Dieu !*